

Clandestine

Du même auteur

L'Océan miniature

roman

Seuil, 1983

Simone Signoret ou La mémoire partagée

essai biographique

Robert Laffont, 1990

La Beauté du geste

essai sur le piano et le tai chi chuan

Calmann-Lévy, 1994

Passage de l'Ange

roman

Calmann-Lévy, 1995

L'Homme qui savait tout

Le roman de Pic de la Mirandole

roman

Seuil, 2001

et « Points », n° P981

EN COLLABORATION

Entretiens sur la fin des temps

Conversations avec Stephen Jay Gould, Jean Delumeau,

Jean-Claude Carrière et Umberto Eco

Fayard, 1998

Little Bang

Le roman des commencements

(avec Jean-Philippe de Tonnac)

roman mythologique

NiL éditions, 1999

Sommes-nous seuls dans l'Univers ?

Conversations avec Jean Heidmann, Alfred Vidal-Madjar,

Nicolas Prantzos et Hubert Reeves

Fayard, 2000

Catherine David

Clandestine

récit

Éditions du Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-122198-5

© EDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*A Brigitte et ses enfants
Wendy, Corinne, Fred*

*A François
A la mémoire de Nicolas*

Aux Birman

*A mes enfants Raphaël et Judith
A Aurélien et suivants...*

La fiction est la seule vérité sur la condition humaine.

ERNESTO SABATO

Dès que le vent soufflera, je repartira...

RENAUD

En ce temps-là, le West était encore Far. Mary-Louise Shriver posa ses valises dans l'entrée puis remonta à l'étage pour une dernière tournée d'inspection dans sa chambre, au fond du couloir, celle qui donnait sur la véranda, puis revisita en un clin d'œil tous ses rêves de jeune fille. La chambre était impeccablement rangée, balayée, tiroirs fermés. Elle s'adressa un sourire charmeur dans le miroir accroché à la porte, à la manière de Shirley Temple, la mini-star des années 30, qui avait à peu près son âge et qu'elle admirait intensément. Elle avait gardé ses bigoudis toute la nuit, sa coiffure était ravissante.

En cette heure solennelle, Mary-Louise n'était plus une petite fille. Elle était prête à tourner la page, excitée de quitter la maison d'Elm Street, la rue des Ormes, tant aimée, si douce

et confortable avec sa véranda finement grillagée et son *back-yard* sans prétention, d'où l'on voyait les montagnes Rocheuses, les mystérieuses Rockies, bleues sur fond bleu, couleur du temps comme la robe de Peau-d'Ane.

Le train de Chicago partait dans une heure. Ses parents l'attendaient dans la voiture, très émus. Leur fille unique s'envolait du nid pour quatre ans d'études.

Les jeunes gens de son école s'étaient inscrits dans l'université locale, à Boulder. Mais Mary-Louise avait d'autres ambitions, et elle avait obtenu une bourse d'études pour aller sur la côte Est, au prestigieux collège de filles de Wellesley. Ses parents, *Ina and Joe (Aïna et Djo-ouh)*, s'étaient beaucoup réjouis de ce premier succès, qui en annonçait beaucoup d'autres. Leur petite Mary-Louise était née sous une bonne étoile et un magnifique destin l'attendait.

Au fond, cette victoire qui l'éloignait des siens répondait à son vœu le plus secret. Sortir de sa province, voir le vaste monde! A Chicago, elle devait prendre une correspondance qui l'emmènerait jusqu'à Boston. Trois jours de

voyage... Mary-Louise lança un baiser à la maison, caressa du regard le carré de gazon qui s'inclinait vers la rue, et sur lequel les enfants du quartier faisaient de la luge en hiver. Un dernier regret lui chauffa les joues, un flirt passionné avec son amoureux, Herbert, dit Herb, qui avait eu lieu ici même, sur la balancelle, quelques jours auparavant. Herb avait même glissé sa main sous son corsage... Bah, elle n'y pensait plus.

Sur le quai de la gare, Ina n'avait pas réussi à retenir ses larmes en dépit des préceptes austères de la Divine Science, une petite secte pleine de bonnes intentions dont elle lisait chaque matin les brochures hebdomadaires, et Mary-Louise en avait senti le goût salé sur ses lèvres après leur dernier baiser. Les pouces accrochés aux bretelles qui encadraient sa bedaine, le cœur brisé, Joe sifflotait, comme toujours lorsqu'il était pris d'émotion, la bouche ouverte, filtrant l'air dans un petit creux formé sous le palais par la langue repliée en conque.

Mary-Louise prit place sur un siège en moleskine, *Pardon me boys, is this the Chatanooga*

choo-choo?, le signal du départ retentit une fois, deux fois, le train démarra très lentement, dans un halètement de pistons, et Mary-Louise quitta sans regret son enfance exquise, avec juste ce goût de sel sur les lèvres, ce pincement au cœur, rien d'autre, gare au mélo, des œillères et on avance.

Par la fenêtre, bercée par le roulis du train, Mary-Louise regardait défiler le grand pays où les antilopes errent, *where the antelopes roam*, en pensant à son grand-père maternel, William Sanford, celui qui avait une jambe de bois. Il avait fait le voyage en sens inverse, à l'époque de la conquête de l'Ouest. Mais il lui avait fallu plusieurs semaines dans son *covered wagon*, fusil au poing, harcelé par les Sioux et les Cheyennes, pour parcourir la même distance! On ne savait pourquoi, il n'avait pas poussé jusqu'en Californie mais s'était arrêté à Denver, juste avant le grand barrage des Rockies, et de là, il avait écrit à sa fiancée Angelina Rider, dans l'Illinois, pour qu'elle vienne le rejoindre, et ils avaient fait souche, neuf enfants! Ina, la mère de Mary-Louise, était la petite dernière.

Dans les années 1870, Denver était encore un fouillis de baraques en bois, avec quelques commerces et l'incontournable saloon, la dernière étape dans la grande plaine de l'Ouest, le bout du monde. En quelques décennies, la bourgade était devenue l'une des grandes métropoles de la région. Mais la tradition était vivace, et, en cette année 1943, on voyait encore des chapeaux de cow-boys au milieu des gratte-ciel.

A Wellesley, Mary-Louise s'étonna d'aimer la bière salée. L'Est n'avait rien de bien nouveau. Elle était tombée dans une seconde famille, un gynécée tranquille et rassurant. Loin des garçons, loin des problèmes. Elle adora les cavalcades dans les couloirs, les batailles de polochons, les gloussements de filles, les fêtes bon enfant. Innocente et fière de l'être, Mary-Louise s'épanouissait dans ce cocon et travaillait bien, mais les études l'intéressaient moins que ses rêves d'avenir.

Elle passa quelques soirées à tricoter pieusement des chandails pour les enfants de la France en reconstruction, et le tricot précisa la destination du rêve. C'était décidé, après ses

études, quand la guerre serait finie, au lieu de retourner dans le Colorado, elle se rendrait pour un an ou deux à Paris, la Ville Lumière, ville des Droits de l'Homme, ville des libertés, ville de l'amour romantique. Elle retrouverait plus tard dans les photographies de Robert Doisneau l'atmosphère charmante qu'elle imaginait alors.

Une vieille demoiselle à bouclettes, Miss Dennis, initiait les étudiantes aux subtilités de la langue française, sans oublier l'imparfait du subjonctif, d'un maniement si délicat. Miss Dennis avait un goût particulier pour la phonétique, et poussa Mary-Louise, cette élève si motivée, à se défaire de son accent nasillard de l'Amérique profonde. Il ne lui en resterait plus qu'une légère modulation impossible à identifier. Un jour, Simone de Beauvoir vint faire une conférence à Wellesley, mais son arrogance et son chignon de matrone déplurent aux collégiennes.

Avec cette audace des simples, cette bouleversante sûreté dans l'erreur qui n'appartient qu'aux innocents, Mary-Louise débarque à Paris en novembre 1947, après une intermi-

nable traversée, treize jours sur un transporteur de troupes, puis un bref et traumatisant passage à travers l'Allemagne dévastée. Elle ne sait pas qu'elle va y rester trente-cinq ans. A vingt-deux ans, c'est une jeune fille au regard clair, une proie idéale car les Américaines sont à la mode dans le climat fiévreux de l'après-guerre, comme le seront plus tard les longues Suédoises, dans les années 70. Sveltes mais dodues, claires comme des dessins animés, les Américaines ouvrent de grands yeux de biche, utilisent des savons parfumés, elles ont les dents bien alignées. Rien de sulfureux, rien à voir avec une Marlène Dietrich, une Greta Garbo, ces femmes fatales qui font des manières.

Les Américaines ne voyaient pas le mal. Ces belles plantes candides n'avaient pas la voix cassée par le vermouth et les Gauloises bleues, elles étaient confiantes, leur idéal leur mettait du rose aux joues. Dans la capitale des faux-semblants et de la dissimulation, leur sincérité les parait d'exotisme et donnait à certains hommes une furieuse envie de les protéger.

Cette mode ajoutait quelque chose d'excitant à sa beauté involontaire et lui donnait sur ses

soupirants un ascendant dont elle ne voulait rien savoir. Car Mary-Louise ne souhaitait rien maîtriser, elle se laissait guider par son étoile, d'avance prête à tous les sacrifices pour complaire à l'Homme, le Monsieur qui éveillerait ses sens et ravirait son cœur. Cette aventurière pleine de grâce avait des rêves de midinette, cette routarde en chemisier blanc attendait son Prince. Elle trouva un logement à la Sorbonne, un job à l'ambassade américaine, elle circulait dans le métro et trouvait que les Parisiens avaient les cheveux sales. Les femmes relevaient leurs manteaux avant de s'asseoir, pour ne pas user le tissu. En 1947, beaucoup d'immeubles n'avaient pas l'eau courante. Plus que tout, Mary-Louise haïssait les toilettes à la turque, encore très répandues, avec les journaux découpés accrochés à un clou.

Mary-Louise n'a pas rencontré les existentialistes, n'a pas dansé avec Juliette Gréco dans les caves de Saint-Germain-des-Prés. Elle n'a même jamais revu Simone de Beauvoir. Au lieu de participer à la surprise-partie du siècle, elle a rencontré mon père au sourire si doux.

Selon les sages du Talmud, *l'imbécile ne désire pas comprendre, mais seulement dévoiler son cœur*. Dévoiler son cœur, ah oui, bonne idée, il serait temps, allons-y sans hésiter, voyons un peu, voici mon cœur dévoilé, entrée libre, mon cœur ce batteur de génie avec sa musique sans paroles, rythme liquide, sang pour sang, torrent bondissant, pulsations, échanges, toute cette machinerie d'organes, *voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches, et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous...*

En confidence, *l'imbécile*, c'est moi, car j'ai renoncé à comprendre, mais le désir est violent de dévoiler, ou plutôt d'éclairer. Le cœur du fœtus commence à battre environ trois semaines après la conception. Dès cet

instant magique, les deux cœurs cohabitent dans le même corps, et poussent leur double chansonnette. Notre première musique, c'est ça : un duo entraînant, un *paso doble*, double rythme, double mélodie, coups de gong du cœur de la mère, bouleversant boogie-woogie du cœur de bébé, sans parler du concert permanent des borborygmes familiaux. *All that jazz!*

Devenir mère, c'est aussi réaliser, avec un effroi sans remède, que ce battement nouveau, ce tohu-bohu fondateur, si vital qu'il soit, n'est pas pour autant éternel. La jeune mère sait déjà qu'elle mourra, elle a peu ou prou accepté cette insupportable idée pour ce qui la concerne, mais dès que l'enfant s'annonce, elle fait retour à son désir archaïque, se sent immortelle et attribue à l'enfant le pouvoir de faire fuir les monstres, de remonter les pendules, de vaincre la mort. Elle sera prolongée au-delà de sa disparition par son bébé, du seul fait que son cœur miniature battra quelques années de plus que le sien, du moins est-elle en droit de le supposer... Mais en entendant le boogie-woogie du bébé, elle comprend soudain, éclair de vérité,

REALISATION : PAO EDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : BUSSIERE CAMEDAN IMPRIMERIES
A SAINT-AMAND-MONTROND (CHER)
DEPOT LEGAL : JANVIER 2003. N° 57057 (XXXX)